

L'animal et l'homme en Préhistoire

Bien qu'il s'en défende, l'homme est animal d'abord, par son origine, par sa nature, par ses besoins. Telle une maladie incurable, sa lucidité cherche à se dégager de ce statut, encombrant mais obligatoire : c'est le déchirement qui torture notre conscience, assorti sous de multiples formes au fil de son évolution, jusqu'à sa désignation explicite dans « le péché originel ». Pourtant, la pensée n'a pas le choix, elle doit être ambivalente ou se perdre. C'est pourquoi toutes les fonctions qui rappellent cette animalité se trouvent sacrnalisées dans nos sociétés, comme le repas de la dernière Cène ; dissimulées, comme la procréation ; ou ritualisées, comme la naissance et la mort. Ces points de contact avec la part animale de notre humanité, puisqu'ils sont inévitables, doivent être accrochés à une superstructure métaphysique, qui les anoblit en les rendant dignes de l'homme.

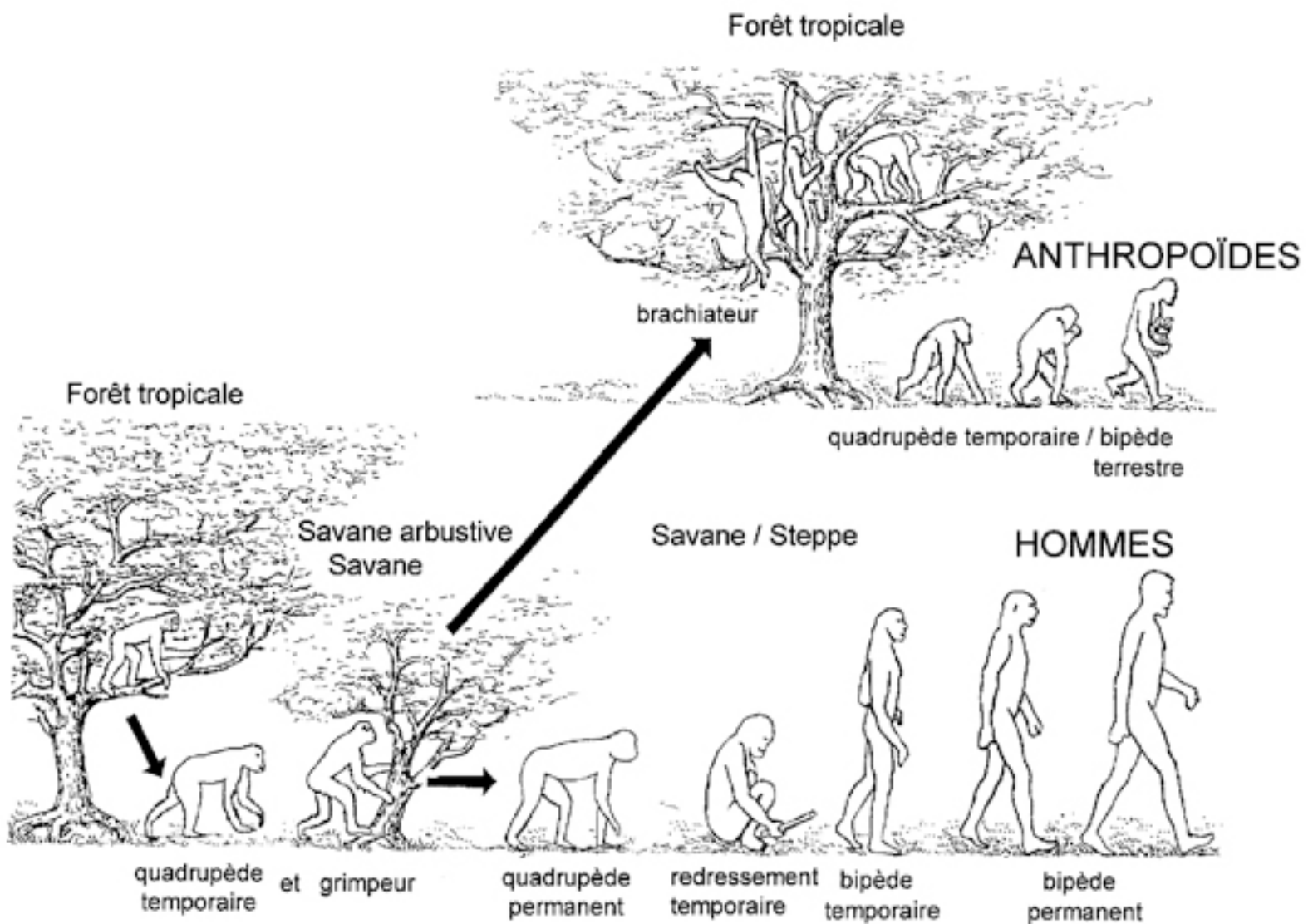


Fig. 1. La vaste famille des primates présente une large gamme de mécaniques locomotrices, en perpétuelle quête de renouvellement. Une partie des primates a testé la bipédie ; elle a dû alors consentir des premiers « sacrifices », en rendant les autres animaux consommables. (D'après J. Hermann et H. Ullrich, 1991.)

Pire encore, la transmutation de la chair est une affaire purement humaine : à l'inverse de tous les autres primates, essentiellement végétariens, notre espèce, privée des ressources forestières, a dû tuer et consommer les proies animales dont elle ressentait pourtant la proximité vitale. La conscience humaine dû alors supporter, entretenir et assumer la notion de « sacrifice » qui prit mille formes au fil de son histoire, dont l'anthropophagie et la consommation symbolique du dieu fait homme. Toujours, il s'est agi, au sens physique comme dans la sphère spirituelle, d'un échange d'énergie au nom de la poursuite de la vie et afin de repousser l'absurdité du néant que la lucidité faisait surgir avec toujours plus de netteté. L'énergie vitale pour l'animal, énergie spirituelle pour l'homme, la manducation passait (et passe encore) par l'échange d'une vie contre l'autre. La solidarité mise à mal entre toutes ces composantes de la même vie, fut exprimée explicitement par toutes les mythologies forgées par les peuples prédateurs.

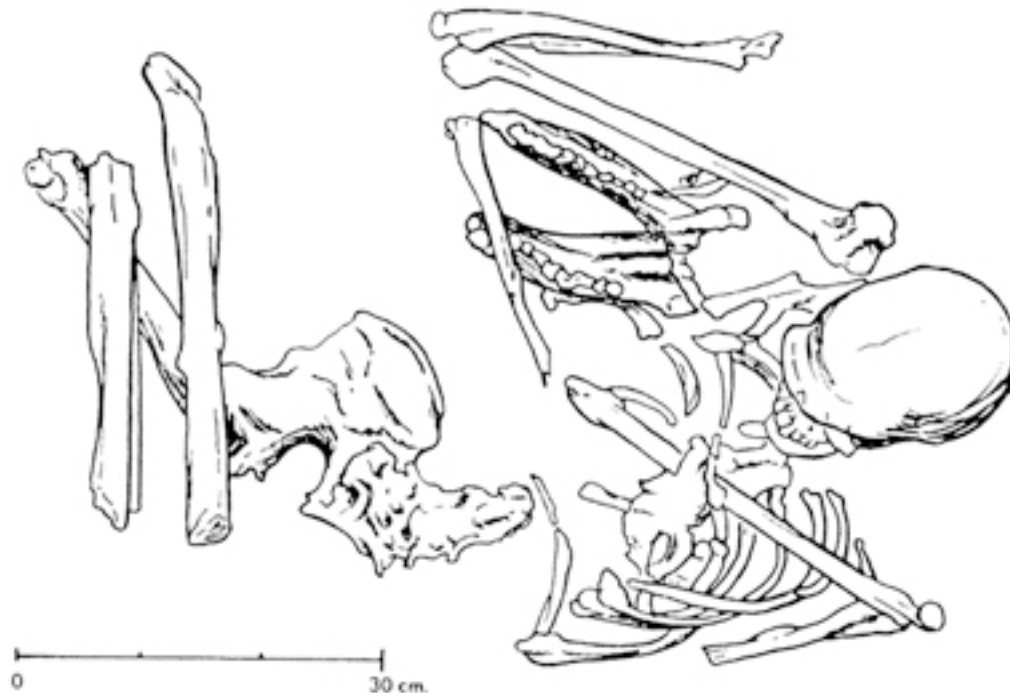


Fig. 2. Le destin de l'humanité fut séparé du règne animal par de multiples jeux symboliques matérialisés. L'un des plus nets (ou des plus couramment admis) fut le fait sépulcral, qui isolait le corps des défunts, évitant de le transformer en chose, telle la viande. Dès le Paléolithique moyen et les Néandertaliens (vers 100.000 ans), cette étape fut franchie, mais la désignation du règne animal persiste via le dépôt funéraire, ici une mandibule de suidé. (Skhul, Israël, d'après D.A.E. Garrod et D.M. Bates, dans G. Clark, 1977.)

Ce que l'on sait de l'animisme originel ne fait qu'annoncer cette déchirure aux origines de toute métaphysique. Les cultes rendus aux animaux apparaissent aussitôt que les vestiges peuvent s'exprimer : par l'isolement de bucranes, par la conservation de crânes, par les dépôts funéraires, l'animal se trouve respecté, comme nous l'enseignent encore les coutumes sibériennes actuelles, les légendes celtiques ou nordiques où se mêlent et se transforment hommes et animaux selon les contingences.

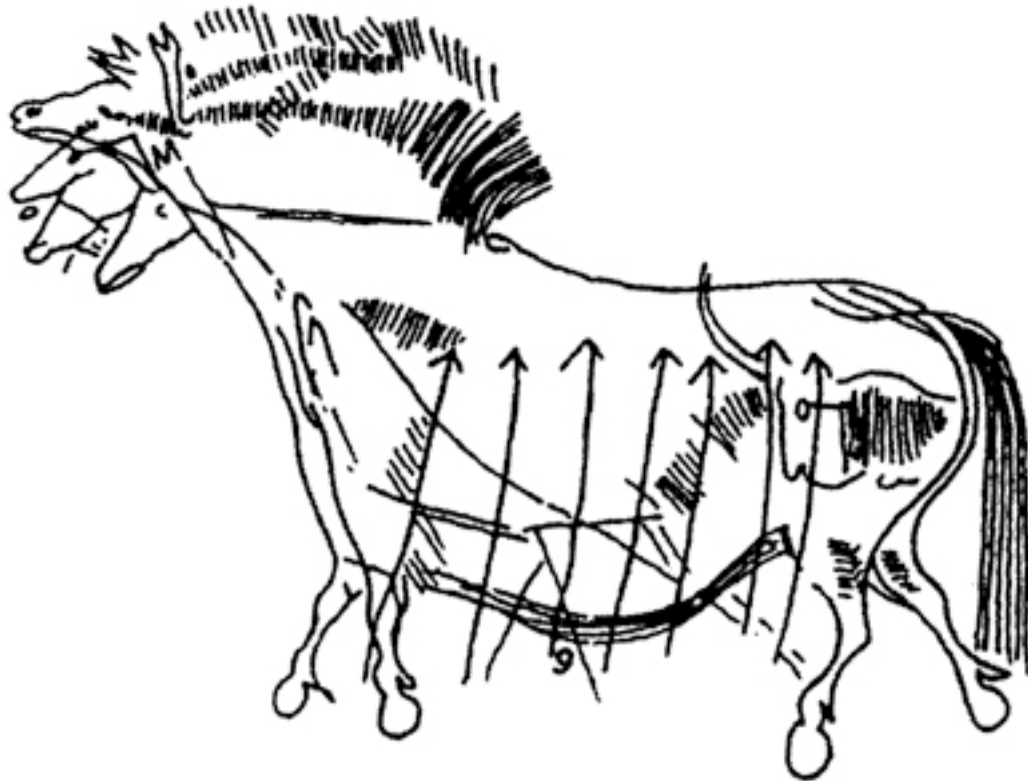


Fig. 3. L'image animale fut extraite de la mythologie orale et la figea en expressions plastiques perpétuelles. C'est alors ce substitut qui agira, telle une pensée magique, sur le monde réel. L'élaboration de cette grammaire métaphysique perce, par exemple, dans la constitution de scènes associant des animaux (cheval, bison), dans le jeu des symboles, des signes et des styles. En équilibre avec la nature, l'homme prédateur donne priorité à ces représentations, lui-même y apparaissant très peu et sous forme transfigurée (les masques). (Lascaux, relevé A. Glory, dans M. Lorblanchet, 1995.)

D'une manière éclatante, tout l'art paléolithique, dans sa somptuosité, son articulation syntaxique, son rôle manifestement mythologique, est formé presque exclusivement d'animaux. Tirés de leur contexte naturel, soumis aux lois de la pensée, traités comme les interlocuteurs de l'au-delà des apparences, les animaux en peintures grandioses sur les voûtes ou humblement sculptés sur des instruments, écrasent une humanité dissimulée, transfigurée, déguisée, à peine reconnaissable, tant la nature sauvage incarnée par l'animal

semble toute-puissante. L'art paléolithique nous fait voir les mythes, jusque là restés oraux, il nous montre le monde fantastique où se trouvait cachée la seule réalité, les forces de la vie, et celles-ci ne sont détenues et racontées que par des formes animales, dont les agencements sont nourris de mystère. Là où l'esprit rencontre la vie sauvage, il lui prête des modalités fonctionnelles compatibles avec ses expériences, logiques et quotidiennes, où se mêlent la pensée, la peur, la recherche et l'audace. Tout cela sous la forme que seul le monde animal peut véhiculer, comme une vision tremblante, agitée entre ce que l'on sait et ce que l'on craint, seul l'animal est porteur de ce doute, car il possède une vie incontrôlée et pourtant analogue à la nôtre. C'est là où l'esprit de la nature se dissimule, agit et s'agite.



Fig. 4. Le basculement le plus radical dans toute l'histoire de l'humanité se trouve exprimé par les rapports nouveaux entre les images d'hommes et d'animaux. Les mises en scènes, devenues schématiques, accordent la priorité à l'évènement qui, seul, y trouve son sens. Une relation intelligible s'établit entre les deux règnes, et l'homme s'y donne la place du vainqueur, bien avant les authentiques victoires sur le monde. Toute révolution de cet ordre est d'abord une affaire de pensée. (Peinture pariétale de la Cueva de Caballos, Espagne, d'après M. Otte, 1993.)



L'histoire des techniques, parallèle à celle des mythes, en est pourtant profondément imprégnée. La relation à l'animal qui régit des défilés d'images passe également par des contacts physiques de plus en plus différés, de l'épieu à la sagaie, de la propulsion à la tension de l'arc libérant la flèche avec précision et assurance. Ainsi vaincu à distance par la seule volonté astucieuse du chasseur, l'animal consommé perd progressivement son statut mythique. Le véritable tournant dans la pensée humaine vis-à-vis du monde animal se situe là, au « Mésolithique » (vers 10.000 ans avant notre ère), lorsqu'il se trouve réduit au rôle d'attributs comme encore dans les mythologies antiques et que, dans un second temps, la domestication s'amorce. L'homme est devenu démiurge ; à l'instar des dieux, il crée des espèces et contrôle leur reproduction. Mais il ne peut oublier sa propre nature sauvage, tourmentant ses rêves jusqu'à l'homme-singe de nos fictions actuelles. À la place des images d'animaux représentés par les chasseurs viendront, dès le Néolithique, des images d'animaux indomptés comme le rapace, le serpent, le félin, et surtout, l'homme. L'image des divinités prend l'allure de celle de leurs fidèles, précisément au moment où la nature animale des herbivores perd de sa sauvagerie et de sa dangerosité.

Fig. 5. Très lourdement chargée de sens, les statuettes du Néolithique incarnent une tout autre pensée que l'humanité se fait d'elle-même par rapport à une nature asservie. La procréation devient caricaturale, par l'aspect de cette femme obèse et parturiente. Le danger naturel est totalement maîtrisé via la forme féline des accouvoirs du siège où cette reine trône. (D'après J. Mellaart, dans J. Cauvin 1994.)

Entre l'animal domestiqué, consommé sans état d'âme dans un hamburger, et la vie exclusivement humanisée, se glisse le trouble des animaux « apprivoisés » ou dits de « compagnie », que l'on ne consomme pas et qui avivent ce sentiment obscur où se tissent des liens filandreux avec la lointaine sauvagerie qui ne nous lâche jamais. C'est un lion, non un mouton qui frappe les armoiries, les drapeaux, les étendards des régions les plus septentrionales, où jamais un tel félin n'a vécu en dehors des jardins zoologiques. C'est l'aigle et non le pigeon domestique qui fut emprunté à une nature restée sauvage et noble, afin d'en transférer cette illusion à des nations très fières d'elles-mêmes. C'est l'ours que l'on dresse dans les foires, le compagnon si approprié des gens du voyage qui persistent à assumer nos aspirations au nomadisme des peuples chasseurs. Dans un sombre recoin de notre inconscience, cette liberté nous dérange, cette familiarité à l'animal sauvage attise une jalousie inavouable, véritable ressort d'un ressentiment dont on cherche de futilités prétextes pour le dissimuler. La liberté de la nature incarnée par l'animal sauvage ou par l'humanité nomade ne nous effraie pas, elle nous dérange profondément, parce qu'elle nous fascine et attise notre « nostalgie des origines ».

Marcel Otte et Pierre Noiret
Février 2011



Marcel Otte enseigne la Préhistoire et poursuit ses recherches sur les systèmes de valeurs qui ont uni successivement les civilisations paléolithiques, via l'étude des styles techniques, des croyances religieuses ou des règles sociales.



Pierre Noiret consacre ses recherches aux civilisations préhistoriques européennes et particulièrement celles du Paléolithique supérieur en Europe centrale et orientale. Il cherche à les mettre en rapport avec les civilisations équivalentes d'Europe occidentale, par l'étude de leurs aspects technologiques et chronologiques.

Bibliographie

CAUVIN J., 1994, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, CNRS.

CLARK G., 1977, *World Prehistory in New Perspective*, 3^e éd., Cambridge, Cambridge University Press.

COLLIS J., 1984, *The European Iron Age*, Londres, B.T. Batsford Ltd.

HERMANN J. & ULLRICH H., 1991, *Menschwerdung. Millionen Jahre Menschheitsentwicklung - natur- und geisteswissenschaftliche Ergebnisse*, Berlin, Akademie Verlag.

- LORBLANCHET M., 1995, *Les grottes ornées de la Préhistoire. Nouveaux regards*, Paris, Errance.
- OTTE M., 1993, *Préhistoire des Religions. Données et Méthodes*, *Préhistoire Européenne*, 5, p. 119-134.
- OTTE M., 2001, *Les origines de la pensée. Archéologie de la conscience*, Sprimont, Pierre Mardaga Éditeur, 132 p. (coll. "Psychologie et Sciences humaines", 230).
- YAKAR J., 1991, *Préhistoric Anatolia*, Tel Aviv, Tel Aviv University.